

Diego, Inès

Hélène Lépine

Number 113, Spring 2007

Trente ans

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14143ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lépine, H. (2007). Diego, Inès. *Moebius*, (113), 75–78.

HÉLÈNE LÉPINE

Diego, Inès

Chers vous,

En 1976, je vous laissais. Là où je me trouve depuis, et seul, j'ai pu prendre le temps de vous imaginer grandir, parvenir à cette même trentaine que j'avais au moment de mon départ. On ne vous a jamais trop parlé de moi. Accepterez-vous de me lire maintenant ? Taisez votre réponse, j'écris sans espérer le pardon. La tendresse étouffée menace mon souffle court. Toutes ces années, vous m'en aurez voulu. Toutes ces années, j'aurai pleuré l'écroulement d'une famille.

Toi Inès, enfant tu explorais le monde du bout des doigts. La soie d'un pétale, l'ardeur d'un jaune, le rêche de mes joues le matin. Souvent je te prenais dans mes bras, à l'aube, et nous allions marcher le long de la grève, vers les rochers, pour rejoindre le soleil au-dessus d'eux, l'attraper avant qu'il ne nous échappe. Tu rêvais de le toucher, il t'échappait toujours, et tu martelais ma poitrine de tes petits poings rageurs. Je te déposais et je courais vers la mer. Je t'échappais à mon tour. J'entrais dans l'eau si froide, je reculais, tu m'attrapais. Ton soleil de pantomime. Tes doigts creusaient le sable pour y enfouir mes pieds transis.

Tout toi s'écrivait déjà dans tes gestes. J'y lisais ta ferveur, ta foi aveugle, ton goût des frontières repoussées, de l'Ultreia, le « Plus oultre » des pèlerins. Les détours prudents, tu les ignorerais, bien sûr. Quand je suis parti, j'ai commencé à craindre pour toi. Tu me ressemblais trop. À trente ans, après tant d'actes de foi aveugle, j'ai moi-même vacillé au bord du gouffre et ne m'en suis jamais

remis. J'ai peur et je ne devrais pas, tu auras su gravir les falaises, vers tes soleils, sans qu'ils ne t'échappent.

Diego, j'ai le style compassé des anciens, diras-tu, sans vie, comme ton père, mort à ton souvenir. Tu as raison. Sans vous, une part de moi est demeurée éteinte. Il y a trente ans, c'était la fin brutale du rêve, le début des silences imposés, du purgatoire après l'enfer. Depuis que j'ai quitté le pays, rien n'a vraiment ranimé mes mots, ils peinent à se dire. Si je tente de les aligner ici, c'est que le Vieux va mourir. Avec lui s'évanouiront peut-être les cauchemars de mes nuits, mes jours. Malgré l'exil et le temps écoulé, je suis toujours détenu dans ce stade de Santiago, avec mes camarades, glacé de terreur, terreur d'être ficelé, dépecé, grillé à la broche.

Le Vieux va mourir sans savoir que je t'ai perdu, peut-être à jamais. Il a sabré nos vies de fervents. Avec ses chacals aux abois. J'ai longtemps résisté à leurs regards sauvages, avant que la terreur ne se distille en moi. Dans le stade, tous ces soldats campés sur leurs pieds bottés, jambes tendues, prêtes aux coups, et devant eux, les prisonniers forcés de courber l'échine. Cela me rappelait une série d'images de l'encyclopédie longuement feuilletée, les jours de pluie, dans la maison familiale près de Valparaíso où tu habites maintenant, Diego. Dans cette séquence, on voit le grand singe à toutes les étapes de son évolution vers la station debout, sa mutation progressive. À la dernière image, il ressemble tragiquement à l'homme. Debout dans l'arène du stade, ces militaires faussement humains lui ressemblaient pourtant. Et lorsqu'ils se mettaient à rôder autour de nous, chacun perdait peu à peu sa contenance d'homme ou de femme. Menton rentré, nuque à découvert, dos voûté, mains inutiles. Je revoyais la séquence de l'encyclopédie à rebours. Enfin, quand impatients, énervés à force de traquer sans toucher, les soldats choisissaient une proie, les genoux de celle-ci s'entrechoquaient ou fléchissaient, un instant à peine. Le déclic pour les bêtes à l'affût. Ils la saisissaient aussitôt, et s'acharnaient sur elle, jusqu'à la cassure.

Diego, je vis à l'envers de vous. L'hiver ici, l'été là-bas, toujours déphasé. J'ai quitté vos saisons et les saisons de vos âges, j'ai raté vos printemps. Il y a peu, j'ai appris que

tu allais être père. À trente ans, toi aussi. Cet enfant fera de ta vie un été perpétuel. Même si tu ne peux pas le concevoir, vous avez été cela pour moi, dans la grisaille de ma vie d'exilé, contre toutes apparences.

J'ose à peine te parler du bonheur de toucher un enfant, sa peau, les pieds minuscules, remonter vers les cuisses dodues, le tronc toujours surprenant, si costaud, effleurer les joues, admirer la bouche, les yeux, passer les doigts sur le crâne duveté, craindre, craindre. L'insupportable vulnérabilité du tout-petit. Le regard doit revenir se poser sur le torse pour retrouver la promesse d'une solidité à venir. Êtreindre un enfant, t'êtreindre Diego, a été pour moi le souvenir le plus vif au pire de la torture, la sève indispensable où hivernaient des promesses d'avenir. Je m'y suis accroché.

Je ne savais pas l'homme aussi fragile que le nouveau-né. Les hommes du Vieux m'ont harcelé, ont siphonné toute ma vigueur. Après le stade et le centre de détention, une fois relâché, je n'ai jamais retrouvé la force ni le courage de vous soulever de terre, Inès et toi, de trotter vers les rochers avec vous, l'un rivé à ma hanche, l'autre sur mes épaules, de poursuivre le crabe fuyant sur le sable, de jouer les déboussolés pour consoler vos chagrins, de m'approcher de votre mère, vaincue elle aussi, dans le creux de la nuit.

Le Vieux agonise. Dans un lit. Ce qu'il nous a refusé les premières semaines. Une simple couche pour soutenir le corps meurtri, rompu, la tête désaxée. Une couche même sans draps, avec la seule couverture poisseuse offerte par des organismes humanitaires aux détenus de septembre. On dit que les chevaux savent dormir debout. J'ai si souvent pensé à eux la nuit, sur mes jambes tremblantes, alors que lui dormait déjà dans un lit princier, satisfait d'avoir su mater les hérétiques et renvoyer les justes à leur sommeil de sourds.

Diego, Inès, quand l'amour a sombré sous les coups du sort, votre mère aussi s'est plongée dans le silence. Puis, elle s'est évadée à sa façon de la prison de la peur. Elle a blanchi à la chaux le pan des souvenirs d'enfer. J'ai disparu dans les lézardes de son passé douloureux. Je vous ai quittés tous les trois pour ne pas faire tache noire sur

cette toile claire qu'elle s'appliquait à couvrir bien vite de motifs joyeux. Je devais y figurer et je me suis dérobé. Inès, Diego, j'aurais tout brouillé, tout gâché. Elle m'en aurait tellement voulu. La fin de l'amour avait suffi, il ne fallait pas plus grand malheur.

Inès, j'ai su que tu l'as soignée pendant les longs mois de maladie cruelle. Elle m'a décrit tes gestes. Soutenir le corps fragile à l'heure de la soif, masser les jambes et les pieds ankylosés, caresser le crâne duveteux. Des gestes de début et de fin de vie. Ils lui ont rappelé ses propres gestes au faîte de nos trente ans, quand l'enfant arrive et transforme l'insouciance des amants en béatitude devant la vie si frêle, si forte. Elle m'a alors appelé et nous avons souvent parlé, jusqu'à la fin, tendrement. Grâce à tes gestes, Inès. Ils nous ont ramenés au cœur de ces moments d'extrême délicatesse, dans la quintessence des souvenirs heureux.

Sa voix me manque. Sa voix et les récits qu'elle me faisait de vos aventures. Sa voix et ses silences des dernières semaines. Elle souffrait tant. J'essayais de traduire la douceur de tes gestes en chaleur dans ma voix, au bout du fil. Cela m'était difficile. Dans ce pays où je vis, l'hiver renforce la solitude des esseulés et gèle la langue des affections.

Diego, Inès, vous m'avez manqué chaque jour de toutes ces années. Une certaine renaissance s'est amorcée, elle déjoue mon silence, éveille les mots. Serait-ce que, de l'agonie du Vieux, puisse sourdre un printemps ? Je veux vous dire que je vous aime.

Votre père.

P.-S. : Au moment où je me décide enfin à vous expédier cette lettre, j'apprends que le vieux loup est mort. Enterrez les chacals avec lui.